

La représentation «auxiliaire», entre l'être et le voir

Lacan s'est engagé dans une action en son séminaire sur *L'acte psychanalytique*. La psychanalyse ne se fonde pas sur la logique, mais dans une articulation logique, il est nécessaire de suivre une logique de l'analyse. Et cette question sur l'acte analytique engage une articulation sur la logique. Les références multiples qu'utilisent Lacan ne sont pas de trop, bien que diverses et parfois dans une logique non partagée. Et cela nécessite un bon positionnement dans l'imaginaire pour en suivre l'articulation symbolique, le symbolique ne se met-il pas en perspective en émergeant de l'imaginaire ? Lacan décrit la philosophie comme une mélasse que certains se réapproprient pour lui donner autre forme. Le langage dans lequel il nous emmène en tant que fonction symbolique peut parfois être confus. Il nous a bien fallu imaginer ailleurs pour pouvoir le suivre dans cet acte de parole. Ce qui du reste appartient à l'analyste qui écoute l'imaginaire de l'analysant en attente d'entendre du sujet.

« J'écris même quand c'est pour suivre la trace d'un écrit déjà marqué, le dégagement de l'incidence signifiante comme telle signifie notre progrès dans cette appréhension de ce qui est savoir. » (*in L'acte psychanalytique* p. 61)

L'ACTE DE L'ÉCRIRE

L'écrit pose les mots comme des représentants du langage. Un lieu où s'entrechoque le langage et la pensée. Ce qui peut être écouté suppose une logique phrastique, il ne suffit pas de poser une succession de mots, quoi que ! Le langage construit des phrases jusqu'à y mettre un « boiteux », celui qui va renverser la construction logique, et enfin rencontrer l'élaboration logique. Je ne souhaite pas définir le processus de l'écriture mais percevoir le langage de l'écriture. L'acte d'écrire d'un point de vue psychanalytique, est un acte qui ne peut se définir parce qu'il est acte. Mais y a-t-il un rapport de distance entre la main qui écrit, l'œil qui observe l'action et la pensée qui se questionne sur l'étrangeté de ce qui s'en dégage ? Dans l'idée, par transcendence, puisque cette idée se déroule dans un extérieur, celui de la relation à la pensée, il se dit que nous avons des idées selon Descartes, est-ce de l'avoir ? Mais de quelles pensées parlons-nous ? M. Merleau-Ponty se questionne en ces termes : « La pensée du Descartes préméthodique c'est-à-dire la pensée naturelle qui précède toujours l'acquisition ou la pensée du Descartes post-méthodique (IV Méditation), qui vit dans le monde après l'avoir exploré ». Descartes comme Lacan ont choisi des modèles pour les penser et non des modèles de penser. « Le Descartes du cogito savait qu'il pensait avant le cogito », « d'un savoir qui est ultime et n'a pas besoin d'élucidation » (M. Merleau-Ponty, *Le visible et l'invisible*). Ce philosophe suppose que se demander ce qu'est

cette pensée spontanée se pose en refus de constituer la psyché, et la nomme en savoir plus clair que toute constitution et dont il fait état (Merleau-Ponty dans des notes de travail de 1961). Peut-on supposer qu'il y a de la pensée spontanée et la pensée que l'on pense, il y a la pensée que l'on suppose de l'Autre. Peut-on penser différemment en tant que philosophe et en tant que psychanalyste ? Ces deux-là pensent avec un mécanisme de pensée, la spontanée et celle de leur science. Celle de leur science n'est pas étrangère à la façon de décortiquer la pensée ! L'analyste ne décortique pas mais interprète, se faisant aussi le support de l'analysant, à décortiquer la pensée récurrente du cerbère qu'est le mécanisme de défense ! Lacan (in livre I p. 88) cite un passage de la *Traumdeutung* de Freud concernant un lieu psychique, entre perception et conscience motrice du moi. : « Il ne faut pas prendre l'échafaudage pour le bâtiment lui-même », mais Lacan conçoit que la psychanalyse doit prendre aussi l'échafaudage pour le bâtiment. Il faut se donner les moyens d'aller vers le non connu, un niveau non exploré par le langage, dans son juste dire, « se rapprocher d'un fait inconnu ». La pensée que je suppose liée à l'écrit est de l'ordre d'une représentation auxiliaire », auxiliaire à la parole. D'une certaine manière comme les verbes auxiliaires perdant tout ou une partie de leur signification, parce qu'ils servent à former les temps composés des autres verbes.

La lecture d'un écrit est-elle réalité en elle-même ? En lisant Platon, nous entendons Socrate. « Pour penser le sujet de l'inconscient, Lacan a parfois lu Aristote à travers Heidegger » comme le soulève P. C. Cathelineau. Une représentation qui ne nie pas l'antériorité de la réalité mais qui a sa propre valeur qui s'en détache. L'analogie que je ferais entre l'acte d'écrire et l'acte analytique apparaît quelque part par là ! Dans une fissure entre le dit et le mot écrit ou en un autre lieu une fissure entre l'analyste et l'analysant. Et dans cette fissure, il n'y a pas d'organisation de pensée, pas de sens sémantique, ni d'adresse. C'est là où ça se passe et là où il y a reconnaissance, au-delà de toute contingence de l'esprit.

Patrick Valas s'est questionné sur la transcription en écrits des séminaires et il cite en ces termes « Lacan insiste sur ce point et il dit dans le séminaire *D'un Autre à l'autre*, leçon du 14 mai 1965 ; je le paraphrase, cela serait plus simple, si l'écriture n'était que transcription de ce qui peut s'énoncer en parole. Bien au contraire, il est frappant de constater que l'écrit, loin d'être transcription est un autre système. Parole et écrit sont deux registres différents, mais qui s'accrochent à ce qui s'exprime d'une contingence corporelle, l'objet a, la voix prenant statut de consistance logique. »

SAVOIR ET CONNAISSANCE

Le mot écrit devient un objet, libre choix de s'emprisonner dans la fascination de sa représentation, objet qui peut se dupliquer par l'appropriation du sens, le mot de celui qui a un savoir représente un savoir, objet que l'on peut tenir à distance si ce n'est pas l'heure. Que veut-il dire avec ce mot « ce mot est un acte de connaissance qui nous est confié et que l'on doit s'approprier comme un don, un don qu'il ne faut pas dénaturer. Les mots en tant que représentant d'une connaissance proposent un niveau de penser. L'université possède un discours sur la connaissance, celui qui diffuse cette connaissance est aussi dans le savoir, un savoir qui se pose comme un autre discours. Si l'université donne un niveau de la pensée, un stade, une maturation, qu'en faire si ce n'est l'inclure à notre pensée, à notre connaissance. Ou alors aller à l'encontre de cette rencontre du mot « su » a priori par celui qui a un savoir. Et de ce « su » con-tester notre propre connerie sur un « su » que l'on refuse. Mais néanmoins ce « su » est ce mot posé

en dehors de la connaissance et sur lequel l'on tourne. Je parle bien du mot, et pas du signifiant qui ne se signifie pas de lui-même. Quant au savoir nous dit Lacan (in *L'acte psychanalytique* p. 71), c'est une fonction imaginaire, ce qui rend la place de l'analyste délicate. Mais savoir et supposé savoir sont deux, celui qui a déjà vu et celui qui est supposé savoir de ce « su » ce que l'autre a déjà vu sans le savoir ! Le supposé savoir met en action sa méconnaissance dans un savoir faire car en aucun cas un faire savoir de la vérité. « L'analyste ne prend pas en charge la vérité, c'est à savoir que la vérité est à la place de l'Autre, l'inscription du Signifiant. » L'analyste représente cet imaginaire du savoir, il procède à un savoir faire mais ce qu'il sait dans cette affaire, c'est que le faire n'est pas le sien, et que son savoir est de l'ordre de l'imaginaire. Sur un vide bien enveloppé par le grand Autre, seul le désir met en action vers un acte. Un acte analytique qui va destituer le savoir mais pas le désir.

ET LE DÉSIR

Dans ce qui reste de cet acte analytique qui fait choir le supposé savoir, qu'advient-il du désir ? Il faut aller vers son désir... L'avènement de l'acte est-il initiatique ? L'écrit met des mots, des signes, des mathèmes en place. Il est souvent bien difficile de les expliquer oralement, ce n'est pas l'idée de départ d'ailleurs. Lacan explique sa démarche sur cet écrit et pour partager sa pensée d'un savoir imaginaire, il cite la science des mathématiques qui doit dépasser des stades pour explorer un monde ailleurs puisque pas su mais juste vu par des esprits éclairés. La racine carrée est une trouvaille qui a fait acte, dans un acte de science vers une science supérieure. Ce qui peut laisser penser que la pensée est supérieure, l'être pensant doit aussi se libérer d'une supposé-connaissance pour articuler en acte ce qu'il n'a jamais vu, ne serait-ce qu'une racine carrée ! Il s'agit d'un concours de logique, encore fallait-il faire acte d'écrit pour créer la rupture avec le connu de la connaissance.

L'analyste est en place du désir, et nous ne savons rien de ce désir et que somme toute de mots nous n'en saurons rien ! Mais on écrit le mot, la phrase qui même pas terminée disparaît dans le début de la suivante. Il y a quelque chose qui pousse, qui émerge et on le cueille quand il est mûr, un mot qui arrive dont ne sait où et qui parfois nous affole, « qu'est je dis là ». Mais en effet à l'instant de l'écrit, l'écrit fait acte !!! (lapsus écrit, entre savoir conjugué et vérité) » En effet je rebondis sur ce dit à mon insu, j'ai écrit fortuitement « qu'est-je dit là au lieu de qu'ai-je dit là ». Qu'est ce que cela veut dire ? En effet personne ne peut être dit, le dit est bien le propre de sujet. Que me signifie cette prise signifiante en ce langage, que « je n'ai pas » mais que « je suis » ? Où est-ce le je qui donne l'action ? Il ne s'agit pas d'être dans le bon mot voire le mot d'esprit mais avec ce mot, le mot du sujet, le mot qui fait sujet. Le mot qui délie la construction logique, je l'entends avant de l'oublier et dans ce cas je n'ai pas à le jeter car il disparaît de lui-même et là je cite Lacan et ce qu'il précise comme étant le mode propre de l'appréhension « sachant qu'il est celui de l'analyste et qu'il commence au « je perds », je perds le fil, là commence ce qui nous intéresse à savoir » (in *L'acte psychanalytique* p. 62) Le lapsus, un mot que je ne pourrais pas glorifier comme un trophée (ce n'est pas un objet), il n'est pas gloire de vérité mais vérité de lui-même, peut être un acte. Un acte qui me mettra en action pour en écrire d'autres, des mots bien sûr.

Dans ses investigations sur la négation, Lacan nomme le pas sans, dans une formule associée il n'y a pas de vrai sans faux. Je ne pense pas d'ailleurs connaître une vérité, méconnaissance oblige. Mais dans ce que j'écris, suis-je dans un acte de vérité ou de réalité ? Si je

tente de le définir, je pense là où je ne suis pas.

Le séminaire m'est transmis par un écrit, un acte de transmission, un vers la vérité construit avec logique sur 300 et quelques pages. Je ne suis ni traducteur, ni un théoricien qui cherche une théorie mais je me questionne. Je suis « pas-sant » entre les lignes de ce que je lis. Cependant je tends à explorer une logique, un logis-que je perçois comme un lieu de vérité. La seule dont je peux témoigner est celle qui m'est accessible, l'Autre. Si je me décide en tant que lieu de réalité, je lis de la page 10 à la page 50, ce soir, et dans le déni j'en fais une réalité, dans ce cas je m'omets en tant que sujet et je ne cherche même pas à penser ce que je lis, dans un acte de foi. Bien que même la foi qui éclaire le croyant est acte de vérité et non de réalité, en considérant le passage à l'acte, une vérité qui se fait réalité, dommage. Mais Lacan n'est pas Dieu, il est sujet divisé, et je ne peux que le lire et me creuser en tant que sujet. Lire par le manque donne envie de lire, plus je lis et plus je suis en manque. Je m'arrête et j'écris, cet écrit est un lieu qui donne à penser, et ce « donne à penser » est dangereux par sa construction logique qui l'objective en connaissance. Je me questionne à nouveau, je suis sujet de ma pensée et je ne me pense pas en tant que sujet. C'est vertigineux et je m'accroche aux mots à tort car ils ne sont pas vérité par eux-mêmes. Le mot est une représentation, puis soudain il devient signifiant, c'est ce signifiant qui inscrit le mot en mon langage sinon il reste une représentation. Je ressens les écrits comme vérité quand ils prennent acte en mon langage. Par ceci l'acte analytique ne s'écrit pas mais prend place en un lieu, l'écriture est dynamique entre l'énoncé et l'énonciateur. Une dynamique qui met en action un savoir sur cet « ancre » l'énoncé et l'énonciateur, que sait-on sur l'énonciateur ? L'énoncé ne le dénonce pas par sa méconnaissance.

ET LA JOUISSANCE

Le Caravage a peint un tableau intitulé *Giuditta che taglia la testa a Oloferne*, il représente une jeune fille tranchant la tête d'un homme et une vieille femme regardant la scène. La petite histoire raconte que le peintre s'est inspiré d'un fait divers de son époque. Une jeune fille, Béatrice Censi aurait tué son père, une action complotée par tous les membres de sa famille. La jeune fille fut mise à mort en place publique à Rome et Le Caravage aurait été témoin de la scène.

Cette représentation picturale est particulièrement métaphorique dans le lien à la coupure. Paradoxe de SA qui fait lien dans la coupure. Giuditta coupe la tête de son père, passage à l'acte qui signe une rupture de SA, qui fait acte de rupture avec le grand Autre.

Giuditta a tué et est tuée, de l'agir de son meurtre, elle devient sujet à l'action de son bourreau. L'acte du bourreau est de l'ordre de la mise à mort, une action qui suit une décision, un discours, une loi est mise en acte. Une action motrice de la part du bourreau qui répond à une prise de décision antérieure, le bourreau pense-t-il ? Le bourreau ne fait que mettre en action la mise à mort, on ne lui demande pas de penser ! Ce qui nous concerne n'est pas de l'ordre de la mise en acte d'une loi ou d'une décision d'un autre. Cependant l'analyste peut craindre un agir de l'analysant, un mauvais coup à venir, un hors cadre de l'analyse ? Cependant un mot qui par le coup s'initie dans un vide de sens et fait acte dans la cure. Une crainte qui laisse supposer un juste retour de la chose. Comment prévenir d'un agir, ne serait-ce que par l'emprise de l'histoire, l'attribution d'une violence, penser une violence qui condamne l'autre à cette violence ? Mais que peut induire la supputation d'une violence, la jouissance peut-être, celle qui fait choir le sujet dans le passage à l'acte. Une imperceptible jouissance qui éconduit le sujet vers ce qui ne sera pas. Giuditta met en acte cette jouissance, celle incitée et macérée dans ce complot familial, un symp-

tôte familial. Elle s'est faite jouissance en répondant au désir de sa famille, mais que reste t-il dans « l'avoir » de son acte, ce qu'il advient de l'objet petit a, un déchet, une tête coupée. Ce qu'il adviendra de « l'être » de Giuditta également, une tête coupée, un déchet, « de l'être on peut dire qu'il n'y en a pas sans langage ». « Et de l'être nous n'avons jamais rien » (Lacan, *Encore*). Ce qui ramène à pas-grand-chose de l'avoir et de l'être, il n'est pas de la Chose et il n'a pas de la Chose, la Chose c'est autre chose.

Si j'évoque le passage à l'acte comme pouvant être une jouissance absolue, le pouvoir de donner la mort en exemple extrême ! Ce qui fait peur au supposé savoir, celui qui par « un savoir » entreprend de mettre des mots comme jouissance et déchet. Un savoir comme dirait « l'Autre » est un déjà vu. Mais la jouissance n'est ni de l'ordre de la représentation et pas plus de la remémoration, bien qu'elle peut-être être symptôme d'une remémoration inconsciente. La jouissance est ce dangereux duquel on se préserve et pourtant ! L'analyste n'est pas dans l'agir, il est dans une attention flottante, dans l'ob-scène de l'acte analytique avant que l'acte analytique ne se pointe. Dans la représentation de la scène narrée avant le coup de théâtre qui en général clôt l'acte en question ! Il s'agit bien d'un moment salutaire qui laisse « quoi » et qui donne buté pour recommencer vers un nouvel acte.

L'analyste, lui-même (et pourquoi pas... lui m'aime) malgré tout, n'a pas accès à la jouissance, mais qu'en est-il de ce percevoir de la jouissance de l'Autre ? Ne se satisfait-il pas en objet petit a, à l'occasion, pour jouir d'un mauvais coup, le passage à l'acte ? Le passage à l'acte, est ce qui déborde du contenant, un lâché du surmoi, un déplacé qui marque un temps du sujet souvent dans un hors sujet de l'inconscient. Le temps du geste qui montre ce qui ne peut faire acte dans la cure. Un geste pour ne pas le nommer action, un geste gratuit et libre de la répétition de l'action.

Ce qui touche Le Caravage est mis en représentation, l'agir de Giuditta, l'agir qui me touche également en regardant la toile, l'image de la représentation. Hors, comme le précise monsieur Castelluci, metteur en scène, l'image n'est pas une représentation mais une remémoration. Que faire de l'image et du leurre de vérité de celle-ci ? La représentation de l'agir de Giuditta n'est que le supposé d'une réalité, d'une histoire. Malgré tout un acte qui l'a rendu sujet d'une jouissance et qui l'a destituée de sa place de sujet. Le Caravage est dans le faire de l'image, une vérité engagée qui n'a de cesse de se représenter avant un quelconque savoir. Lacan se questionne sur ce qui se déploie en vérité, un surgir de quelle quelque chose de cette vérité, avant que le savoir n'en naisse, « c'est bien pourquoi un élément de cette combinatoire peut venir à jouer le rôle de représentant de la représentation... » (*L'acte psychanalytique* p. 16). Mais cette représentation, dans ce qu'elle comporte de forme, n'est que sujet à présupposer, un présupposé subjectif bien qu'objectivée par la représentation.

Plusieurs points interrogent : le vérisme de la peinture et une réalité qui circulait sur cette affaire. Ce qui a poussé ce peintre à représenter ce qu'il a vu, puis comment il l'a vu et comment il le montre. Je ne vais pas faire l'apologie de la peinture de ce peintre mais l'on doit préciser qu'il fut l'initiateur d'un style et de nouvelles représentations, de nouveaux signifiants. Deux éléments révèlent son style, la mort et le sexe, l'histoire de l'Art relate de nos jours un sujet moins assujéti aux tabous mais en contrepartie plus ancré dans le discours, pour peindre la vierge il a pris pour modèle une prostituée, pour le tableau que je prends comme exemple, il a vu la mise à mort et cette jeune fille morte. Le lien que ce tableau crée depuis la fin du 16e entre lui-même en tant que représentation d'une histoire et les voyeurs de ce tableau, y compris les qualités artistiques, sont de l'ordre de trois données, le

réel, l'imaginaire et le symbolique et c'est par ceci que cette histoire passe le temps et se fait langage dans ce temps. Mais comme Lacan nous le démontre dans *L'éthique de la psychanalyse*, il s'agit d'une accroche de réel au-delà de toute sublimation, ce qui fait trou dans la toile. Ce qui fait acte de lien est le réel, la mort et le sexe qui fascine Le Caravage et nous-mêmes. Si la peinture est une histoire imagée, elle manifeste l'action du peintre. Une action qui se fait *out* dans le sens d'extérieur à soi, peut-on comprendre le réel de la mort, non, l'intégrer à la pensée, non, tenter de le représenter peut-être... En tous les cas, il est rencontre fortuite, effraction, un tissu de représentation qui se déchire. Dans la cure, le sujet se raconte et construit parfois longtemps une cohérence, une histoire qu'il confond parfois avec une vérité à défaut de croire qu'il s'agit de la sienne, une démonstration de l'être du sujet vers le sujet de l'être. Nous ne sommes pas en analyse pour avoir, encore moins des certitudes. Il faut du temps pour faire tomber l'histoire sublimée pour se défaire d'une trame élaborée au fil des séances. Il a fallu du temps pour faire tomber le tabou du sexe dans la représentation de la vierge. Le Caravage a rendu acte de grâce à son tableau de la vierge en cherchant la chair sexuée d'une prostituée, celle qui est sujet d'une action de sexe mais dont la jouissance est Autre, la castration étant nécessaire à la jouissance sexuée. La peinture du Caravage hallucine cependant par un au-delà du corps représenté, un corps asexué, un au-delà du sujet du langage dans une effraction du a avant le sexué. R. Barthes (*in Fragments d'un discours amoureux* p. 210) parle de l'obscène de l'amour, une frasque sentimentale qui cache le sexe. « ob », au-delà de la scène, celle du sexe notamment, une frasque mascarade, celle qui masque la béance.

La représentation est un acte de mentalisation, pour le mieux laissant échapper à sa création langagière le langage de l'inconscient, et du sujet. Ce qui n'est pas le cas de l'agir qui se produit à défaut de représentation dans un acte détaché de la vérité de l'analysant, dans un acte s'opposant à sa vérité bien que s'il s'y oppose c'est qu'elle est quelque part présente. Mais entre *ag* et *acting out*, que se passe-t-il dans le cadre de l'analyse. Si l'agir comme le réfère la psychiatrie à un hors langage et une action violente, il se place dans le déni et en dehors du langage. Lors des séances l'*acting out* dans ce qu'il comporte de « en dehors de soi » n'en est pas moins en lien à la relation analytique donc au psychanalyste, il y a du sujet. Peut-il s'agir d'un trou de représentation, un vide de sens qui fait force, vide de parole ou agression de l'Autre que l'on suppose derrière soi ?

La philosophie pose le langage de la pensée, le philosophe explore un topos exponentiel à la recherche d'une vérité, l'élaboration de sa pensée. Dans ce domaine le mot est un attribut de la pensée, le psychanalyste est à l'a-fut de ce mot. Comme le « a » privatif du non-être. Le langage de l'inconscient n'est pas une réminiscence d'un être qui fut. L'acte manqué et le lapsus par exemple ne sont pas une répétition d'un vécu, ils sont acte de l'instant. L'acte qui échappe et qui sera entendu ou non, mais l'acte analytique en tant que signifiant nouveau est fort de se faire entendre, et il réapparaîtra mais s'agit-il d'une création ? Le tableau du Caravage est représentation, une action qui succède et précède à un acte, un signifiant nouveau qui a fait effet dans le langage de l'artiste. L'analyste n'est-il pas face à une représentation de la pensée dont l'analysant tente à se défaire en l'enrichissant ? Le Caravage tentait-il de se libérer de la vision de la tête tranchée de la jeune criminelle, ou peignait-il une jouissance qu'il ne pouvait nommer ? Le Caravage était dans son lieu créatif, une surface à noircir par la représentation, dans le remplissage d'un espace pour y chercher une vérité profonde et inconnue à lui-même. C'est en ce sens peut-être que l'acte analytique n'est pas sens en lui-même mais donne un sens à un faire. Lacan parle de l'Autre chose, comme étant la deuxième carac-

téristique de la Chose en tant que voilée, dans les retrouvailles de l'objet, représentée par une autre chose (*L'éthique de la psychanalyse* p. 143)

La position de l'analyste n'est pas acte de vérité, si l'acte manqué dévoile une réalité de l'instant, elle ne s'associe pas mais se décroche du discours langagier de l'analysant, en suspend. L'acte analytique est-il partagé, prend t-il sens ? Le sens que le philosophe questionne par un remplissage de sens vers une théorie, les interférences d'une objectivation de pensées qui se heurtent, se construisent et parfois se neutralisent. La lecture du séminaire de Lacan n'est-il pas sujet à acte analytique ? L'analyste ne lit pas la bible mais une articulation dynamique, une rencontre de langage, « pas moyen de le suivre sans passer par ses signifiants » (Patrick Valas, Colloque *Encore-Cedipe*, le 26 novembre 2005 à Monparno). Lacan ne commente pas le philosophe mais bute sur un lieu de pensée vers un acte, un signifiant nouveau qui dévoile un autre angle de perception d'une vérité si mouvante.

Cependant avant de se libérer du sens, du cours langagier, du cours de la psychanalyse, il est nécessaire de questionner le discours, l'acte, l'éthique et de se mettre en action. La liberté comme la vérité ne prend pas sens dans un vide de sens si ce n'est que du vide du réel, et c'est par ceci peut-être que la philosophie a côtoyé le nihilisme et que la psychanalyse bute sur la philosophie. Faut-il un acte pour commencer une cure et un acte pour en finir avec la cure, une cure qui ne sera que supposée finie ? Un acte en tous les cas pour continuer à articuler la pensée. Une pensée qui donne une représentation du vide pour s'en tirer, celui qu'à certainement rencontré Le Caravage. Il serait réducteur mais pourquoi pas de dire que le réel produit un acte de départ qui ne peut se conclure que par lui-même dans le réel de la mort, il n'y a pas d'acte de l'acte.

Lacan dans la leçon du 10 janvier 1968 souhaite la nouvelle année à ses camarades présents. Il évoque un commencement qui se renouvelle. Le début de la cure serait un acte analytique mais toute forme de relation s'initie dans un commencement et peut tendre à une fin. Une fin comme un deuil agi bien qu'a priori symbolisé, la rupture, ou une fin de non-recevoir. L'Hainamoration conduit au commencement, haine et amour éconduisent d'une réalité mais ne pouvant se conclurent. Le transfert conduit et soutient la cure dans le déplacement de l'Hainamoration, cette même voix qui conduira à la fin de la cure, tout au moins d'une tranche, un acte qui marque une fin. R. Barthes dans *Fragments d'un discours amoureux* dit que le coup de foudre se dit toujours au passé simple, passé (reconstruit) simple (ponctuel). C'est un peu l'histoire du « je mens » de Lacan (in *L'acte psychanalytique* p. 39) qui est délicat a conjugué au présent et ce que le verbe comporte de sujet. Le coup de foudre à la différence de l'acte analytique est une notion, le « je suis amoureux » est un état de l'être dans toute sa subjectivité et pas forcément dans l'étant. Mais le coup de foudre est plus à l'aise avec le passé sinon l'on est dans « je reçois un coup de foudre », un réel qui est difficile à mettre en parole si ce n'est en parole vide, vide de sens. Le coup de foudre, sidération reléguée au passé et si passif soit-il, est un acte de reconnaissance qui soumettra à l'agir ou à l'inhibition. Mon attachement au Théâtre m'emmène sur le terrain de l'action dramatique, celle qui met en acte entre un début et une fin. Quelles sont les motivations de répéter son statut de spectateur d'une fin, une action d'un acte dramatique revu et revisité par de nombreux metteurs en scène. Comment untel a commenté cette fin qui appartient au passé de l'écrit, au passé simple de la sidération du coup de foudre. Hors dans la cure, l'acte émergent est de l'ordre du présent, s'il est enfin entendu il ouvre vers une autre dimension, un signifiant nouveau. Mais peut-on lui qualifier un début et une fin, probablement que non, cependant il s'inscrit au langage dans une mise en

acte de ce langage. R. Barthes parle du coup de foudre comme l'aliénation à une image, une image qui n'a pas effet de représenter mais de remémorer, voire de s'étonner d'un donné d'être « si près » de son désir. Bien qu'il s'agisse d'un asservissement à une image, il le précise une image qui se voit comme inconnue, un recommencement. Une image, perdue dans un imaginaire mais qui donne au sujet la possibilité d'un acte. Je cite une phrase que R. Barthes a mise entre parenthèses dans son texte : « (et toute la scène reconstruite opère comme le montage somptueux d'une ignorance). »

CRÉATION ET MORT

Lacan s'est engagé dans une action en son séminaire sur L'acte psychanalytique. La psychanalyse ne se fonde pas sur la logique, mais dans une articulation logique, il est nécessaire de suivre une logique de l'analyse. Et cette question sur l'acte analytique engage une articulation sur la logique. Les références multiples qu'utilise Lacan ne sont pas de trop, bien que diverses et parfois dans une logique non partagée. Et cela nécessite un bon positionnement dans l'imaginaire pour en suivre l'articulation symbolique, le symbolique ne se met-il pas en perspective en émergeant de l'imaginaire ? Lacan décrit la philosophie comme une mélasse que certains se réapproprient pour lui donner autre forme. Le langage dans lequel il nous emmène en tant que fonction symbolique peut parfois être confus. Il nous a bien fallu imaginer ailleurs pour pouvoir le suivre dans cet acte de parole. Ce qui du reste appartient à l'analyste qui écoute l'imaginaire de l'analysant en attente d'entendre du sujet.

Georges Froccia m'a éclairé lors d'une conversation sur une forme d'articulation du discours. Je vais très certainement déformer ses propos car je n'en connais pas le sens exact ni leur origine si origine il y a, néanmoins je vais les articuler pour y donner le sens que je souhaite. Donc Georges m'a parlé de l'objet et de son rapport à un lieu, si l'objet prend sens dans un espace, une scène par exemple ou un tableau, cet objet disparaît mais si ce n'est pas le cas, cet objet devient la calomnie de la scène et la rend seconde. L'objet devenant lui-même l'articulation d'un sens supposé de la scène. La cure met en scène un discours *in situ* mais mis en acte par un *ex nihilo*. Le discours se fait scène d'un monologue face au grand Autre, dans une objectivation inutile autour de cet *ex nihilo*, cependant c'est ce discours qui en se faisant représentation et lieu permet de délimiter cet *ex nihilo*. Pour en revenir à cet objet que l'on oublie par son sens logique, il rend possible le discours par juste son effet de présence, mais il n'est pas de présents possible, puisque quelque chose précède le sens du discours.

La relation analytique, à savoir s'il s'agit d'une relation ? *Ce peut être un long débat !* Et « ce » ne porte pas car il n'est pas « je ». Ce que définit Lacan (*in L'acte psychanalytique*, p. 193), comme connexe au choix du *je ne pense pas* car ce pas je c'est le ça comme étant le reste de la structure grammaticale dans le discours. Le ça de la grammaire est ici posé dans la relation entre logique et grammaire. La logique que je tente d'articuler dans ma grammaire sur ce long débat qui s'initie par cette même grammaire (celle de mon écrit). Bien que le Je est par logique l'instauration de l'être c'est vers le je ne pense pas que nous devons aller car la pensée est constitutive du non être. La portée du cogito donne à penser que le je pense fait sens, comme le non-sens fait sens s'il est grammaticalement correct. Ce qui est souvent le sort d'un long débat dont le Je est retranché par le ça grammatical qui ne comporte plus la négation portant tour à tour sur l'Autre et le sujet.

Mais en oubliant un instant le débat juste évoqué sur ce sujet de la pensée, la relation analytique existe parce que nous posons dans l'imaginaire de cette relation. Puisqu'ici il s'agit de la négation sur

l'Autre et le sujet, pour rappeler ce que dit Lacan : « il n'y a pas dans mon langage d'Autre de l'Autre ». L'analysant nie la relation qui se pose *Hic et Nunc* et c'est en place de sujet que cette négation se place dans l'imaginaire de cette relation. Lacan dans un passage nommé « topique de l'imaginaire » (Livre I p. 88) parle de la jonction de l'imaginaire et du réel dans la constitution du symbolique, puis il développe plus loin « le rapport de l'imaginaire et du réel dans la constitution du monde tel qu'il en résulte, tout dépend de la situation du sujet. La situation du sujet étant caractérisée par sa place dans le monde symbolique ».

Qu'en est-il de la négation du sujet dans cet imaginaire dans ce que je nomme la relation analytique. Et en quoi peut-il omettre sa place de sujet en réalisation. Car bien que là, en tant que topique de l'imaginaire, la relation est le lieu de la réalisation du sujet. Le transfert en tant que mis en signifiante de ce qui se passe, concerne des relations propres au sujet qui mettent en œuvre des affects *Hic et Nunc*. Cependant l'analysant considère que ses affects posés en analyse s'adressent aux personnes évoquées. Mais la colère, la haine et tout le reste sont ici et maintenant posés envers l'analyste. S'agit-il d'une négation d'un sujet qui se pense ailleurs ? Le je comme réalisation de l'être du sujet en vient au désêtre de l'analyste. Un acte analytique, aussi par un passage de la réminiscence des images de l'histoire du sujet à un acte de l'instant, ici et maintenant dans le je du sujet. Un passage à l'acte qui réduit le discours, ce qui se faisait à force de je ne pense pas et qui inéluctablement induit un instant où le langage ne peut plus rien signifier car le signifiant représente le sujet pour un autre signifiant, l'effet d'un signifiant qui va changer sa relation au monde. Investiture du sujet et en conséquence désinvestiture du supposé savoir, celui qui choit, l'objet a.

Que dire de la création du Caravage ? L'Imaginaire, dont le Moi se gausse d'immortalité ne prend dimension créatrice que par le symbolique. L'acte de créativité en tant qu'acte est un acte de langage. Comme je le reprenais de Lacan précédemment, le rapport entre l'imaginaire et le réel et ce que l'on en fait, comme monde, dépend de la position du sujet dans ce monde symbolique. Ce que je décide d'aborder comme un acte créatif. Le Caravage a représenté et a fait acte de non-langage, ce qui ne l'empêche pas d'être sujet en initiant son œuvre. Lacan dans sa démonstration du bouquet renversé parle de la place de l'œil, dans la position à l'intérieur du cône où il ne verra plus ce qui est imaginaire mais les choses à leur état réel. (livre I p. 94). Mais comme il le précise, qu'est ce que c'est que cet œil, le symbole du sujet.

L'acte de langage est au-delà du Moi qui se fantasme immortel puisqu'il ne peut symboliser la mort, la mort étant à ce stade hors langage. Le fantasme se manifeste *Hic et Nunc*, il ne s'articule pas en dehors de l'instant si ce n'est que dans sa propre représentation, ce qui se duplique en métaphore. Qu'en est-il du je qui se réalise et s'initie en s'affranchissant, en franchissant l'au delà de l'imaginaire, devient-il mortel ? Le sujet qui émerge va-t-il inéluctablement vers la mort, ni plus ni moins, mais vers la méconnaissance de la mort et de son état de mortel, certainement. L'acte analytique n'est pas vain de cette alternative. Le savoir et a plus forte raison, le supposé savoir sont ancrés dans cet imaginaire. Il ne s'agit pas d'une transmission de connaissance, il s'agit bien de faire tomber un savoir vers la méconnaissance (la méconnaissance n'est pas l'ignorance, elle représente une certaine organisation d'affirmation et de négation). Et ce qu'elle comporte en mortalité.

ET LA CASTRATION

L'acte analytique n'est pas finitude du sujet mais la reconnais-

sance du sujet divisé. La castration permet le SA nouveau et ouvre de nouvelles perspectives, à savoir une exploration du monde symbolique. Le Caravage n'avait pas plus accès au réel que nous mais il a peut être été plus près de la schyze en ce qu'elle comporte de réalité de l'image virtuelle, et en tant que lieu de la castration. La représentation, la peinture notamment, concerne cet œil qui est symbole du sujet. Cherchait-il comme l'a fait Lacan dans sa démonstration, à placer cet œil à la limite du cône pour en oublier tout ce que nous rendons imaginaire. La représentation de la castration (la tête tranchée), mais ici opérée par une femme elle-même castrée. En insistant sur le « pour » dans une dynamique de pour soi et non de en soi. Un en soi qui n'est qu'une représentation imaginaire d'une prouesse de l'esprit, un joli bouquet à montrer et non un bouquet esseulé de son vase et vide de sens. Mais attention à la représentation auxiliaire pour nous rapprocher d'un fait inconnu ! Le Soi qui a fait polémique sur ce qui fait que cela soit en soi ou en dehors de soi, de soi à soi. Le réel ne répond nullement à cette contingence et la relation imaginaire à l'image du corps est si incertaine que l'on tente de localiser l'objet, notamment l'objet partiel en dehors de soi. En effet l'objet transitionnel de Winnicott est plus judicieux, cette relation à l'objet qui est intérieur et extérieur mais aussi ni intérieur ni extérieur ! La relation sujet-objet et principalement la constitution de la relation, le manque. Ce qui importe c'est ce qu'on en dit et cette fonction signifiante s'articule sur l'objet signifié. La tête de mort que l'on retrouve dans Hamlet, est objet métonymique qui fait effet de présence de la mort « l'Être là » et le semblant d'être, l'objectivation pure bien que l'être n'est que subjectif. L'objet là entre deux signifiants, là où le sujet émerge avec le je de l'être. Peut-on voir dans cet « Être là » un objet intérieur ou extérieur, en lui-même non. Il est seulement un « parlêtre », sachant que son « être », c'est l'objet a, cause de son désir.

Néanmoins la mise en scène, à-voir la représentation auxiliaire pose des repères pour diriger vers un imaginaire *in situ*. Cet objet, une tête de mort, est destitué de ses affects et de sa chair. L'on ne peut pas plus s'identifier à un crâne qu'aux méninges qui le recouvrent ! Hamlet est en prise à cette mort qu'il ne peut mettre en parole, lui-même dans un vide de signifiant tel l'objet métonymique, puis il instaure un jeu pour mettre en exergue la vérité. La mort est présente et Hamlet est dans la dénégation, un suspend du symbolique qui le perd dans l'imaginaire. Un imaginaire qui le mène au stratagème de la scène de théâtre sur le complot des assassins. Par cet exemple j'en viens à ce que dit Lacan de l'hallucination et la phénoménologie de M. Merleau-Ponty. Lacan dit sur ce sujet : « En fait, il suffit de l'introduire à la nouvelle phénoménologie de M. Merleau-Ponty, pour voir que l'hallucination est au contraire intégrée comme essentielle à l'intentionnalité du sujet » (P. 69 L1). Il aborde le sujet en s'émancipant de l'idée que l'hallucination était autre de la conscience. Hamlet est aliéné à ses ruminations et ne peut plus articuler le symbolique, il se détache du grand Autre pour l'être du délire, plus de projection et d'identification. C'est la période de folie, d'errance, la période du spectre qui se manifeste en silence puis prend la parole pour ordonner la vengeance. Une perte, une tête coupée, une béance qui fait rupture. Un avènement, le spectre de l'hallucination, l'objet métonymique qui permet d'engager le signifiant, autrement. Une période de latence qui peut osciller entre hallucination et l'être en quête d'objet, de l'Autre, difficile car cet Autre est abîmé. Lacan parle de cette hallucination comme un extérieur à l'histoire du sujet, « une sorte de monde extérieur, des manifestations perçues dans un réel primitif, un réel non symbolisé, malgré la forme symbolique. » « Ce qui n'est pas reconnu fait irruption dans la conscience sous la forme du vu » (Livre I p. 70). Et que faire de ce vu ? Lacan évoque pour étayer son approche cite

l'homme aux loups et le déni de la castration, une castration qui ressurgit dans un bout de doigt coupé. Bien qu'il ne s'agisse pas encore d'une psychose, le phénomène est de l'ordre de la psychose. Ce qui est développé concerne ce moment où un réel non symbolisé, où la possibilité du symbole ouvre le sujet à un certain rapport au monde. Selon Lacan un vu qui n'est pas reconnu, à la différence du déjà vu.

L'inconscient permet de laisser apparaître du sujet, mais le sujet n'est pas inconscient et l'inconscient n'est pas le sujet. Le sujet divisé existe non pas dans l'être qui en soit n'existe pas, mais dans l'Autre. Si acte analytique il y a, c'est par le a et non le A. Qu'en est-il du désir dans l'inconscient ? Quel est mon désir ? Ce qui questionne ma position dans l'imaginaire mais qui ne peut se situer que par la voix symbolique (Livre I, p. 162). Nous sommes bien dans l'acte analytique qui fait choir cette croyance imaginaire du supposé savoir, faut-il que je me suppose un savoir et lequel ? Celui peut-être que me prête l'analysant ? Ce qui est transcendant, puisque le symbolique est parole qui s'échappe dans l'échange de la parole, avec cet autre idéal, l'autre en tant que parlant. Lacan cite (*in L'acte psychanalytique* p. 51), un passage concernant encore le *Menon* : « il aura donc sans avoir eu de maître, grâce à de simples interrogations, ayant retrouvé de lui-même en lui-même sa science ». « Mais retrouver de soi-même en soi sa science, n'est ce pas précisément se ressouvenir. » Pour rester dans la parole platonicienne, il s'agit de réminiscence et non de remémoration.

Qu'en est-il de la fin de l'analyse, l'eldorado ou la castration ? Lacan évoque l'eldorado promis de l'amour génital comme processus naturel (livre I p. 159). C'est un peu vrai mais jamais en pleine vérité. Si les contingences de la fin de la cure sont multiples, Lacan nous éclaire sur ce qu'il en résulte d'important, c'est du voir de la fonction de l'autre humain dans l'adéquation de l'imaginaire et du réel. C'est aussi un peu l'eldorado de la castration parce qu'elle promet. Une passation d'un savoir, non pas en tant que connaissance mais en tant que fonction à reconnaître. C'est aussi là que se pose la question du savoir faire. Le savoir faire qui met en acte, qui reçoit l'autre, qui reçoit le transfert. Puis une éthique qui est plus proche de la castration que l'on suppose comme nécessaire ou que l'on suppose comme inévitable (la loi parmi les lois puisqu'on l'accepte comme fonction de sujet). Le fait que le supposé savoir choit n'annihile pas pour autant le savoir, il est là à portée de soi, et en effet il n'est pas à user comme le disait Lacan du philosophe avec la philosophie, en donnant une autre forme à une mélasse existante. Parce que ce savoir est comme la mort dans le tableau du Caravage, elle est là mais on ne la voit pas. Et l'on sait que l'on n'en saura rien bien qu'elle fasse acte.